LE TEMPS
Pays : FR
Périodicité : Quotidien

Date : Du 19 au 21 septembre 2020
Page de l'article : p.31

LIVRES

UN LAFERRIÈRE DE 1985, TOUJOURS SUBVERSIF

POCHE

ISABELLE RÜF

Un roman d'éducation politiquement incorrect et jouissif

En 1985, quand paraît *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Dany Laferrière vit depuis presque dix ans à Montréal, où il a déjà passé quelques années de son enfance avec son père, exilé politique, avant de retourner en Haïti. Au Québec, il travaille en usine, puis comme journaliste, présente la météo et lit beaucoup. Ce premier roman est une mise en abyme drolatique de sa situation de membre d'une «minorité visible». Il met en scène deux compères noirs fauchés, qui partagent un taudis du quartier populaire de Montréal. L'un lit le Coran et pratique la drague immobile sur son canapé. L'autre, l'écrivain en devenir, tape sur sa Remington «ayant appartenu à Chester Himes» l'éloge des différentes «Miz» blanches, ces étudiantes des beaux quartiers que les deux réussissent à attirer dans leur turne et à mettre à leur service.

Genre | Roman
Auteur | Dany Laferrière
Titre | Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer
Editeur | Zulma
Pages | 192

Certes la cote du mâle noir est en déclin, celle de l'indigène aussi, c'est l'Asiatique qui est en hausse. Mais le marché reste florissant. Bercé du meilleur jazz, joyeusement obscène, gentiment incorrect, jamais méprisant mais dynamité de dérision, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* lance son auteur. Trente-cinq ans plus tard, l'ouvrage a gardé toute sa fraîcheur. Mais quel éditeur prendrait le risque de publier un tel titre aujourd'hui, si l'auteur, chargé d'une vaste bibliographie, et académicien depuis 2019, n'était au-dessus de tout soupçon?

Tous droits réservés à l'éditeur

LE TEMPS
Pays : FR
Périodicité : Quotidien

Date : Du 1er au 02 fevrier 2020
Page de l'article : p.32
Journaliste : JEAN-FRANÇOIS SCHWAB

C'est dans les Blue Ridge Mountains, en Virginie, qu'Alyson Hagy situe l'intrigue de son roman. Mi-sorcière, mi-sainte, son héroïne est la seule à savoir encore lire et écrire dans cette région devenue hostile et anarchique. *(GEORGE ROSE/GETTY IMAGES)*

L'ODYSSÉE D'UNE MAGICIENNE DES MOTS

PAR JEAN-FRANÇOIS SCHWAB

Adoubée par Richard Ford, Alyson Hagy signe une dystopie envoûtante sur les pouvoirs d'une scribe capable de relier les vivants et les morts

Quelque part dans un coin reculé d'une Amérique terrassée par une guerre civile ou une catastrophe nucléaire, ravagée ensuite par des pandémies, les terres sont disputées par des autocrates locaux, infestées de mercenaires violents et peuplées d'«Indésirables» miséreux. Dans ce monde postapocalyptique hostile et anarchique vit, dans la ferme de feu ses parents, une femme solitaire, sans nom, mi-sorcière mi-sainte. Elle a aussi perdu sa sœur.

Seule à savoir encore lire, écrire et fabriquer de l'encre et du papier, elle survit grâce à sa «capacité d'écrire des lettres au nom des coupables et des possédés». Une scribe mystique, écrivaine publique du pardon, qui fait le lien entre les vivants et les morts. Elle troque son talent contre des biens et des services de première nécessité: des aliments, du bois, du tabac, des travaux manuels et, parfois, du sexe.

Jusqu'au jour où cet équilibre précaire est bousculé par l'arrivée de Mr Hendricks. L'homme lui demande d'écrire une missive de la plus haute importance, qu'il faudra brûler après l'avoir mémorisée pour aller la transmettre oralement vers un carrefour lointain, lieu d'un rendez-vous énigmatique. En échange, il lui rend différents services et une étrange relation s'installe entre eux. Plus la scribe avance dans l'écriture de la lettre, plus elle semble se libérer d'anciens fantômes, en rapport avec sa défunte sœur, vénérée comme une divinité par certains. La lettre terminée, elle la détruit et part pour les terres du machiavélique commerçant et chef local Billy Kingery.

ABSENCES ET SILENCES

Repérée aux Etats-Unis par l'écrivain Richard Ford, qui a été son directeur de thèse, Alyson Hagy est traduite pour la première fois en français. Elle a déjà publié en anglais quatre romans et quatre recueils de nouvelles. *Les Sœurs de Blackwater* est son dernier roman. Une dystopie bien mystérieuse, tant l'auteure ne nous explique pas grand-chose. Peu de contexte, peu de détails sur les personnages (l'héroïne n'a pas de nom), sur les lieux (une rivière Blackwater sans doute située dans la région sauvage des Blue Ridge Mountains en Virginie) et sur le temps (un passé réinventé après la guerre de Sécession ou un futur imaginé après une catastrophe militaire contemporaine). Beaucoup d'absences et de silences, reformulés par la scribe.

L'imaginaire du lecteur a ainsi un beau rôle à jouer dans ce livre, d'abord désarçonnant puis ensorcelant. Alyson Hagy murmure une histoire qui résonne dans les montagnes des Appalaches, multipliant les échos, puis qui coule au milieu de la rivière de Blackwater. Le lecteur vogue à travers les mythes, les contes – dont certains inspirés des *Jack Tales* –, des récits amérindiens, des légendes familiales, des chansons populaires.

Faux roman, *Les Sœurs de Blackwater* est un éloge de la tradition orale, une ode au pouvoir des mots, à la transmission du savoir. Le verbe survit à l'autodestruction. Les récits sauvent le monde de l'oubli et parfois le transforment. La lettre, au cœur de ce patchwork d'histoires, semble avoir des vertus thérapeutiques voire des pouvoirs magiques. Jouant avec la malléabilité du temps et de la narration, Alyson Hagy enchevêtre habilement l'odyssée finale de son héroïne avec le destin tragique de la sœur et le contenu troublant de la lettre pour Mr Hendricks. Ce tour de force converge vers d'ultimes pages particulièrement inspirées, ponctuées d'un très beau dernier silence. ▬

Genre | Roman
Autrice | Alyson Hagy
Titre | Les Sœurs de Blackwater
Traduction | De l'anglais par David Fauquemberg
Editeur | Zulma
Pages | 240

Tous droits réservés à l'éditeur

LIVRES

Les zones d'opulence d'Ananda Devi

Avec «Manger l'autre», la romancière Ananda Devi quitte ses territoires habituels et s'installe dans un corps obèse. Un conte gargantuesque pour dire des sociétés mondialisées dont l'appétit de croissance n'empêche pas les cloisonnements

Toute l'œuvre d'Ananda Devi est traversée par les thèmes de l'enfermement et de l'exclusion, qu'elle aborde par le biais du corps. — © Damien Grenon

Salomé Kiner

Publié vendredi 1 juin 2018 à 18:52

Ananda Devi s'est assise à contre-jour sous la fenêtre de son salon. Le canapé est noir, le carrelage est pâle, elle porte une tunique en damier. Derrière elle, sur une table basse, des silhouettes en ivoire africain se confondent en ombres chinoises avec des bouddhas en marbre et des divinités hindoues. Sa vie, son œuvre, sa maison – tout chez elle raconte la cohabitation des cultures, les identités plurielles, les boutures linguistiques et les mythologies croisées.

Pour se rendre à l'institution onusienne où elle travaille, Ananda Devi quitte chaque matin sa maison de Ferney-Voltaire, traverse la douane française, puis la douane suisse, et recommence le soir en sens inverse. A Brazzaville, où elle vivait avant, elle était déjà à cheval sur le fleuve, entre les deux Congos. Traductrice de l'anglais vers le français, elle déjoue les conventions habituelles qui voudraient que la langue d'arrivée soit la langue native de l'interprète. Sauf que sa mère parlait le télougou, une langue du sud de l'Inde dont elle était originaire, quoique née au Kenya de parents eux-mêmes nés en Afrique du Sud.

Toutes les versions de soi

Ananda Devi, elle, est née à l'île Maurice en 1957 dans une famille aisée qui encourage l'éveil artistique de ses enfants.

Elle parle hindi à la maison et côtoie le créole de la rue avant d'apprendre le français dans les livres que son père ramène par malles de ses voyages. L'anglais vient à l'école. Entre-temps, le télougou s'est perdu quelque part sur les rivages de l'enfance. La question de la langue maternelle reste une équation impossible à résoudre. «Je me sens multiple en moi-même et je ne regretterai ni n'épuiserai jamais ça», répond-elle pour justifier son entrée en littérature, comme si les livres étaient un moyen de faire coexister toutes les versions possibles d'elle-même.

Mais les contraires s'attirent. Son œuvre – une vingtaine de romans et de recueils de poèmes publiés en quarante ans – est traversée par les thèmes de l'enfermement et de l'exclusion, qu'elle aborde par la question du corps (essentiellement féminin) contraint par la tradition, le poids de la famille, la fidélité aux croyances et les normes sociales. Des personnages et des histoires ancrées dans une réalité tangible qu'elle finit toujours par tirer vers la fable.

Des femmes en cercle

«Je n'arrive pas à me contenter de l'individualité des destins, j'ai besoin de déborder, pour comprendre l'homme, son existence, révéler quelque chose de notre individualité.» C'est l'héritage de sa mère, qui l'a bercée aux

mythologies orientales. L'épopée sanskrite du *Mahabharata* ou encore *Les mille est une nuits*, où elle semble avoir puisé la structure circulaire de ses livres, «des histoires fractales où chaque récit semble aboutir à un autre pour finir par former une sorte de réseau».

On pense à la jaquette de son dernier roman, paru en janvier 2018. C'est une illustration sur laquelle des personnages féminins sont disposés en cercle, chacune avalant la jambe de celle qui la précède. *Manger l'autre* est l'histoire d'une adolescente obèse. Abandonnée à la naissance par sa mère dévastée d'avoir mis au monde un bébé de dix kilos qui semble né pour se nourrir, elle reste seule avec son père. Ultraprotecteur, décidé à la préserver de la brutalité du monde, cet «adorateur et bourreau» va justifier la morphologie monstrueuse de sa fille en inventant l'existence d'une jumelle imaginaire qui se serait «dissoute dans l'énigme matricielle», broyée par cet ogre en puissance. En plus de cette présence culpabilisante, elle est harcelée à l'école par ses camarades de classe. Lorsqu'elle ne s'enferme pas dans les toilettes, ils la poursuivent avec leurs téléphones portables pour la photographier et «nourrir le grand Œil d'internet», dont l'appétit morbide semble aussi grand que celui de la narratrice.

Le corps comme territoire

Contrairement à ses autres livres, qui prenaient place en Inde ou à Maurice, Ananda Devi ne mentionne pas le lieu du récit, bien qu'on devine une société néolibérale gouvernée par la consommation, vautrée dans les excès en tous genres et défigurée par ses comportements narcissiques. «De manière générale, le lieu est un ancrage qui me permet de donner corps au texte. Dans *Manger l'autre,* c'est le corps de la jeune fille obèse qui devient territoire. Je voulais souligner à quel point le regard et le jugement des autres la poussent à s'enfermer à l'intérieur d'elle-même, au point de faire disparaître le monde qui l'entoure.»

Grossissant au fil des pages, la narratrice devient l'objet d'une métaphore gargantuesque, au risque de friser l'exercice de style. Tout le champ lexical de l'adiposité est mis au service de cette chair exponentielle dont la vision renvoie chacun à ses propres phobies: l'altérité, la perte de contrôle, le handicap, l'apparence.

Monstruosité fascinante

Au risque de l'écœurement, Ananda Devi excelle néanmoins à dénoncer la tyrannie de l'image, à la fois obsédée par la perfection et fascinée par la monstruosité.

En observant les filles défiler sur les podiums, la narratrice a cette pensée solidaire: «Je te comprends ma sœur. Je sais ce que tu subis. Ta minceur est une dictature autant que mon surpoids [...] tu dois souffrir pour te plier à une aune impossible; car rien de toi n'est à la mesure de tes attentes, et tu auras beau peser 40 kilos, ce ne sera jamais suffisant, ton squelette sera encore trop lourd.»

Royaume pervers de ces représentations mensongères, les réseaux sociaux subissent aussi les foudres d'Ananda Devi qui y voit une nouvelle source de cloisonnement: «Au début d'internet, on a pensé qu'il n'y aurait plus de frontières, qu'on pourrait communiquer instantanément d'un bout à l'autre du monde. Mais c'est l'inverse qui se produit. On se replie dans nos bulles, dans nos communautés. Prenez l'exemple d'Amazon: vous achetez un livre, puis les systèmes d'algorithmes vous font des suggestions thématiques. Par rapport à la librairie, la chance de découverte est faible.»

Culture mondialisée

Il y a quelque chose d'un peu vieillot dans cette lecture du web, et d'autant plus inadapté qu'Ananda Devi a longtemps souffert, dans les rayons des librairies, d'une

forme d'exclusion, ou plutôt de relégation réservée aux auteurs francophones extra-hexagonaux. La culture mondialisée, justement grâce à internet, tend à changer la donne. Le manifeste pour une «littérature-monde en français», publiée en 2007 par le journal *Le Monde* en faveur «d'une langue française qui serait libérée de son pacte exclusif avec la nation», dont Ananda Devi fut l'une des signataires, a également contribué à porter l'attention sur le style et le contenu de ses romans davantage que sur son parcours.

LE TEMPS

Publié dimanche 20 mai 2018

«Le krach financier islandais de 2008? Quelle opportunité romanesque!»

Richard Werly

6-7 minutes

L'expression résume tout. Pour parler du rapport entre l'Islande et le krach financier de 2008 qui mit l'île à genoux sur le plan économique, Einar Már Gudmundsson évoque, en anglais, le risque de «social Alzheimer»: la perte maladive de mémoire. Son idée? «Nous ne sommes pas sortis du roman infernal de la crise» explique au *Temps* le lauréat du prix Littérature-monde pour *Les rois d'Islande* publié aux Editions Zulma. «Nous sommes une bonne illustration de la théorie de Karl Marx selon laquelle l'histoire se répète toujours, d'abord sous forme de tragédie, puis de comédie».

La réception d'ouverture du festival Etonnants Voyageurs, dans la cour de la mairie de la cité corsaire française de Saint-Malo, vient de s'achever. Einar Már Gudmundsson nous parle de son pays, des séquelles du krach financier et de la bulle touristique qui s'est emparée de l'île depuis quelques années, avec le vocabulaire d'un médecin des lettres.

Images de la crise

La crise? Les dérives des banques islandaises surendettées? L'afflux incontrôlé de capitaux sur ce rocher volcanique dans les années 90? «Une formidable opportunité romanesque», poursuit-il. «Le krach financier a démontré à la fois combien nous pouvions être stupides, en nous comportant comme des moutons durant les années de spéculation aveugle, puis combien nous pouvions être braves, lorsque la pression populaire a renversé le gouvernement et rejeté le sauvetage des banques victimes de leur propre avidité.»

L'économie n'est pas l'intrigue principale des *Rois d'Islande*. C'est une dynastie islandaise que le romancier a choisi de peindre. Les Knudsen sont une famille qui a produit de grands hommes. Mais chez ces vikings, marins et pécheurs de père en fils, la mondialisation de la finance a fini par triompher. Les carrières dans les banques ont happé les meilleurs. L'appât du gain s'est imposé. Une métaphore sociale, politique ciselée sur le plan littéraire, comme les aime Etonnants Voyageurs, ce festival crée en 1990 par Michel Le Bris et qui, chaque année, remet les littératures étrangères à l'honneur entre les remparts de Saint-Malo.

La crise pourrait-elle se reproduire?

«Il n'y a pas de meilleur sujet de roman que l'enfer», complète Einar Már Gudmundsson. «Or avec la crise financière, les Islandais ont foncé à pleine vitesse vers l'enfer économique. Nous avons tous vu changer notre pays, notre île, nos valeurs. L'Etat-providence que nous avions construit était dilapidé. Le système de santé était délaissé. Dix ans après, cela pourrait-il se reproduire? A priori, non. Mais malheureusement, oui.»

Einar Már Gudmundsson s'avoue surtout fasciné, comme romancier, par ces murs que le mythe de l'argent facile avait fini, jusqu'au krach d'il y a dix ans, par construire dans chaque famille. «Nous vivions dans un conte de Hans Christian Andersen. Nous étions en chambre d'isolement capitaliste. Personne ne comprenait ce qui se passait vraiment, à commencer par les politiciens. Mais nous foncions tête baissée».

2008-2018: l'auteur, traduit dans de nombreuses langues et bien connu en Scandinavie, continue de s'interroger. Le flot de touristes qui se déferle depuis quelques années sur l'Islande, au point d'engendrer un boom des constructions d'hôtels en bord de mer, est selon lui «bien plus réel, bien plus concret» que le tsunami de transferts financiers opaques des années 90. Reste une même réalité: celle d'une bulle qui aggrave les inégalités, pousse les loyers vers des sommets, donne le tournis aux 300 000 Islandais. «L'instinct spéculatif est un formidable personnage de roman. L'originalité de l'Islande est d'apparaitre comme l'île où rien ne devrait se passer. Nous sommes si loin. Si petits. Et voilà que soudain, notre folie est décuplée».

Eruptions de volcans et de banques

Dans l'un des derniers romans, *Dog Days*, postérieur aux *Rois d'Islande* et pas encore traduit en français, Einar Már Gudmundsson s'empare d'une autre histoire: celle de l'Islande happée, à la fin du 18ème siècle, par la tempête révolutionnaire française. Le vent de la liberté, mais aussi celui de l'autoritarisme déferlent sur l'île alors paralysée, comme souvent, par l'éruption d'un de ses volcans.

Un parallèle avec l'autre éruption: celle de 2008-2010, lorsque les cendres des banques faillirent engloutir tout le territoire et sa population: «La force de la littérature est de relier ces différents moments. Nous pouvons, nous, romanciers, tirer les leçons de l'histoire sans blâmer, juste en racontant. Je ne sais pas qui devrait être blâmé pour la crise financière de 2008. Les politiciens en veulent aux banquiers qui en veulent aux politiciens, etc... Ce n'est pas le cœur du problème. Il n'y a pas une seule réponse. Notre dévoiement était collectif et il a, paradoxalement, il a abouti à la renaissance culturelle que nous vivons actuellement en Islande. Les musiciens n'y ont jamais autant crées. Les romanciers n'y ont jamais autant écrits. La littérature ne fige pas l'histoire du monde. Elle l'épouse et s'en nourrit.»

LE TEMPS

James Noël. © DR

2 minutes de lecture

Livres

Isabelle Rüff
Publié vendredi 13 octobre 2017 à 23:28, modifié vendredi 13 octobre 2017 à 23:28.

LIVRES

Une belle merveille pour défier la misère

L'Haïtien James Noël dit le chaos avec brio

Sept ans, pendant sept ans, James Noël a retourné sa tête, son cœur, ses tripes ce qui était advenu de pays, Haïti, depuis le 12 janvier 2010, quand un séis ravagé l'île, faisant des centaines de milliers de vict Le choléra est venu parachever l'œuvre meurtrière tremblement de terre. Puis, en 2016, l'ouragan Matt est venu balayer les tentatives de reconstruction. Comment faire de cette accumulation de malheurs «belle merveille», la tisser dans un récit qui ne soit déploration, accusation, gémissements?

L'esprit papillon

James Noël est poète. De nombreux recueils en témoignent, dont le dernier paru est La Migration

murs (Galaade, 2016). Avec sa femme, l'artiste Pascale Monnin, il anime la belle revue IntranQu'îllités. Avec Belle Merveille, il s'aventure dans le roman. «Belle merveille», en Haïti, signale un événement extraordinaire, en bien ou en mal. Bernard, le narrateur, en a vu, de ces merveilles, surtout les catastrophiques. Il n'en peut plus, il se sent «désaccordé» au milieu du «grand bordel du siècle». Il en veut aux dieux du vaudou qui ont déclaré forfait, même Papa Loko, l'esprit papillon, qui aurait dû prévenir le malheur, pap pap pap papillon, pap comme Port-au-Prince sur les billets d'avion.

Casques bleus népalais

Il va s'en aller, Bernard, à la suite de sa belle Amore, l'Italienne qui œuvre depuis longtemps en Haïti. Il la suit jusqu'à Rome, laissant derrière lui le chaos, le déferlement des ONG, les avions par milliers amenant «tout un flot de charognards, plus redoutables que les vautours, les aigles, les laiderons et les chouettes» et toute une volière d'oiseaux «venus en bons sauveurs, avec la mine triste, les larmes faciles» tirer profit de la misère, la revendiquer pour leur compte. Mais il revient pour raconter l'indicible. James Noël morcelle le vécu, donne la parole à ceux qui ont vécu le séisme et ses suites. Il se fait sarcastique face aux bonnes paroles venues d'ailleurs. Il dénonce l'incurie, le choléra amené par ceux-là même qui étaient envoyés pour aider, les Casques bleus népalais.

Histoire d'amour porteuse d'espoir

Le récit avance par saccades, par répliques – petites scènes haletantes, poèmes en prose, cris de colère,

dérision, lyrisme. Au centre de ce tourbillon fleurit une histoire d'amour, joyeusement sensuelle, porteuse d'espoir, qui émane assez d'énergie pour secouer le marasme, évincer les charognards, reprendre son destin en main. C'est ce que dit ce roman juvénile, poétique, jaillissant de belles merveilles, parfois obscur à force de lyrisme et de ruptures, toujours généreux.

James Noël sera à la librairie Nouvelles Pages à Carouge (rue Saint-Joseph 15), Genève, le 18 octobre à 18h30, pour une rencontre avec le public.

James Noël, «Belle Merveille», Zulma, 150 p.